

CHAPITRE PREMIER : La culture ou des cultures ?

DES SOCIÉTÉS DE PLUS EN PLUS MULTICULTURELLES

La diversité culturelle n'est pas, en Europe comme dans le monde, un phénomène nouveau : le tissu populationnel garde de multiples traces des migrations, des redécoupages de frontières, des empires multinationaux. Cependant, depuis quelques décennies, la diversification culturelle s'est considérablement accélérée au sein d'un même territoire, s'accompagnant de méfiances, de peurs, de conflits, d'actes de violence. Les moyens utilisés pour gérer ces effets négatifs et protéger la paix sociale – essentiellement la tolérance, la séparation des sphères politique et religieuse, une certaine acceptation du pluralisme, l'exaltation de l'esprit d'ouverture – ne suffisent manifestement plus aujourd'hui.

Les instances internationales, conscientes des richesses irremplaçables de chaque culture, mais aussi de leurs nouvelles fragilités, se sont préoccupées de « sauvegarder et de promouvoir la diversité culturelle » et ont à cet effet édicté plusieurs textes de grande portée, tels que la *Déclaration universelle sur la diversité culturelle* de l'Unesco de 2001, complétée en 2005 par sa *Convention sur la pro-*

tection et la promotion de la diversité des expressions culturelles. Ce dernier texte affirme notamment que « la diversité culturelle, une caractéristique inhérente à l'humanité, fait partie de son patrimoine commun ». Il souligne « le rôle essentiel de l'interaction et de la créativité culturelles, qui nourrissent et renouvellent les expressions culturelles, et renforcent le rôle de ceux qui œuvrent au développement de la culture ». Il insiste sur « la nécessité de reconnaître que les biens et services culturels sont porteurs d'identité, de valeurs et de sens, et ne peuvent être considérés comme des marchandises ou des biens de consommation comme les autres » ou encore sur la nécessité pour les États « de prendre toutes les mesures en vue de protéger et promouvoir la diversité des expressions culturelles tout en assurant la libre circulation des idées et des œuvres, [...] chaque forme de création portant en elle les germes d'un dialogue international permanent ».

Il faut bien reconnaître toutefois que ces textes en sont le plus souvent restés à la pluralité des cultures, en d'autres termes à la *multi-culturalité*, sans aller bien loin dans l'exploration des moyens, très divers, susceptibles de résoudre, ou au moins de gérer les

difficultés et les conflits résultant de cette pluralité, c'est-à-dire sans aborder le champ de l'*inter*-culturalité. Pour découvrir et mettre en œuvre les conduites, les pédagogies, les institutions susceptibles d'atténuer les peurs, de dissoudre les stéréotypes et de réguler les rivalités ou les violences auxquelles ces antagonismes peuvent donner lieu, il faut commencer par éclairer la notion même de culture et ainsi essayer de mieux comprendre ce qui se trouve mis en jeu dans la confrontation entre cultures différentes.

QU'EST-CE QU'UNE CULTURE ?

L'idée que nous nous faisons aujourd'hui de ce que nous nommons « une culture » est le fruit d'une longue maturation accomplie au rythme du développement de la pensée humaine et plus spécifiquement de ce qu'on appelle désormais les sciences humaines et sociales. En France, au XVIII^e siècle, « la » culture est opposée à la nature : le projet des Lumières est la transformation de l'ordre naturel par les progrès de la raison éclairée. Le concept de culture est proche de celui de civilisation et s'inscrit dans une perspective universaliste. En Allemagne, au contraire, le terme *Kultur* tend à désigner l'« esprit d'un peuple », ses caractéristiques distinctives, son génie national et il met ainsi l'accent sur la diversité des cultures.

Cette différence d'approche met d'emblée l'accent sur la différence essentielle qu'on peut faire entre « la » culture, en tant que phénomène universel, et « une » culture, ensemble des spécificités propres à une fraction de l'humanité. Parler de

« multiculturalité » ou « d'interculturalité » relève implicitement de la seconde acception, qu'il convient donc d'approfondir.

Dès la transformation de l'anthropologie en une science authentique, vers la fin du XIX^e siècle, « une » culture prend les dimensions « *d'un tout complexe qui inclut la connaissance, la croyance, l'art, la morale, le droit, la coutume et toutes les autres capacités et habitudes acquises par l'individu en tant que membre de la société* »¹. C'est cette conception qui, au siècle suivant, continuera à inspirer la façon dont elle est aujourd'hui définie dans la Déclaration Universelle de l'Unesco. Pour cette institution, une culture est « l'ensemble des traits distinctifs spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social ; elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les façons de vivre ensemble, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances ». Cette définition est sans doute une bonne façon d'aborder la question qui nous préoccupe de façon centrale : celle de la coexistence pacifique de nombreuses cultures.

Chaque société doit dès lors être étudiée selon sa constitution propre : chaque objet, chaque institution, chaque rite, chaque conviction partagée représente un aspect de sa culture prise comme un tout. On ne peut vraiment comprendre chaque culture que de l'intérieur, en vivant avec elle, en apprenant sa langue, en intégrant ses rites et ses symboles. L'anthropologie culturelle américaine s'attache ainsi particulièrement à l'observation minutieuse des comportements individuels : les façons de manger, de communiquer, de travailler, de vivre

¹ Edwards Tylor, *Primitive Culture* (1871).

ses loisirs, de réagir aux événements. Comment se modèlent les comportements de chaque individu ? Comment chacun assimile-t-il et réinterprète-t-il sa culture ? Une approche qui conduit à porter une attention soutenue aux dimensions psychologiques de chacun.

Une culture peut aussi être comprise comme système de significations symboliques, caractéristiques d'une société ou d'une communauté et fondatrices de l'ordre social.

Tout ceci permettant, de diverses façons, d'analyser les processus selon lesquels les cultures peuvent entrer en relations les unes avec les autres au travers de processus habituellement désignés par les termes de *diffusion* culturelle, d'*acculturation*, d'*intégration* ou d'*assimilation*².

CULTURE ET CIVILISATION

Le débat instauré à l'époque des Lumières permet de proposer une clarification concernant la signification des deux notions de culture et civilisation, les deux termes étant souvent employés l'un pour l'autre. Il arrive même, comme on sait, qu'on parle de « chocs de civilisations » quand il s'agit en fait de confrontations interculturelles violentes.

Il existe une articulation entre les aspects « civilisationnels » et « culturels » de l'évolution des sociétés. Les appareils et les outils que nous offre la technologie moderne ainsi que les modifications des standards de vie qu'occasionne leur utilisation entraînent à l'évidence une uniformité croissante au sein de toutes les sociétés. Il n'est dès lors pas illogique d'appeler « civilisation » ce processus d'ampleur universelle. Mais ces outils

et ces modes de vie sont d'ordre fonctionnel, utilitaire. Le « sens » qu'on peut leur donner diffère d'une région ou d'une population à une autre, en relation directe avec les spécificités et les dynamiques culturelles de ces groupes humains. Il est donc tout aussi logique de réserver le terme de culture à la capacité de donner un sens à cet ensemble de progrès d'ordre technique, à leur conférer par là-même une valeur symbolique apte à susciter un imaginaire collectif et à créer ou à réorganiser des liens sociaux.

Ainsi peut-on avancer qu'une civilisation est plus « universalisable » qu'une culture qui, elle, demeure étroitement liée à une population spécifique.

CULTURE ET IDENTITÉ

Les concepts de culture et d'identité ont chacun des caractéristiques propres. Leur proximité en termes de devenir légitime néanmoins de les analyser conjointement.

Appliquée à des réalités comme les personnes ou les cultures, l'interrogation sur l'identité répond souvent à des craintes implicites : on parle d'identité parce qu'on a peur de la perdre ! Il faudrait la préserver des influences pernicieuses, la sauvegarder contre les menaces de dissolution ! Et de développer des discours défensifs voire rétrogrades.

Essayons d'y voir plus clair en commençant par la personne. Qu'est-ce donc que mon identité ? C'est, ramenée à l'essentiel, la réponse que je donne à celui qui me demande « qui es-tu ? ». Et pour la formuler, il faut que je commence par répondre moi-même à la question « qui suis-je ? ».

² Voir chapitre 2, p. 16-17.

S'agit-il d'abord d'une permanence, d'une force de résistance au changement ? Suffit-il d'exprimer ainsi une inclination à demeurer *le même* ? Mais qu'entend-on exactement par là ? L'adjectif *même*, en français, ne distingue pas deux significations très différentes que la langue latine (avec d'autres) avait su distinguer. *Même* peut d'abord vouloir dire (comme *idem* en latin) strictement invariable au cours du temps, comme le sont, au moins en première approximation, les choses. Mais *même* peut aussi signifier demeurer « soi-même », c'est-à-dire, comme le sont les êtres vivants, être doté d'une personnalité évolutive au cours du temps mais néanmoins en permanence identifiable (en latin *ipse*).

Idem ayant donné naissance au mot *identité*, il convient, selon une dérivation analogue, de pouvoir disposer du terme *ipséité*, un néologisme construit sur *ipse*. Ainsi définie, l'ipséité comporte certes une certaine forme de stabilité dans le temps, mais elle inclut toujours cette possible variabilité temporelle qui est la marque de la vie, qu'elle soit collective (lorsqu'il s'agit d'une culture) ou singulière (lors qu'il d'agit d'un individu). Elle consiste donc moins à rester le même (*idem*) qu'à devenir et demeurer soi-même (*ipse*) ; elle dispose de cette capacité de métamorphose qui permet de devenir *autre* sans se changer en *un autre*.

C'est à ce stade de la réflexion qu'on rejoint les questions de culture. Penser qu'une culture doit perdurer « identique à elle-même », c'est-à-dire en refusant toute évolution, c'est ignorer que « l'identité » est d'abord et avant tout ipséité, c'est isoler une culture en la figeant sur les seules

valeurs traditionnelles qui font partie de son passé en lui refusant toute capacité d'enrichissement au contact d'autres cultures. Or l'identité d'une culture – son ipséité – n'est pas seulement une question de racines, elle est tout autant une question de projet, d'avenir. À la question « qui sommes-nous ? », une part décisive de la réponse est « que pouvons-nous devenir ? ».

CULTURES ET PRATIQUES SOCIALES

Les représentations que des hommes vivant ensemble se font d'eux-mêmes et de leur place dans la société et dans le monde – leur culture – sont des *médiations symboliques* qui contribuent puissamment à l'instauration du lien social. Mais les pratiques sociales contribuent en retour à l'instauration de ce qu'on peut appeler l'identité collective, qui repose sur un accord entre citoyens, un accord qui ne cesse de se faire et de se défaire puis de se reconstruire à partir de confrontations récurrentes entre eux.

C'est bien cette dialectique féconde mais fragile qui conditionne le devenir d'un *peuple* et de sa culture. Mais elle ne saurait garantir l'avenir qu'elle leur ouvre : celui-ci dépend aussi, et étroitement, de leur capacité de contact et d'échanges avec d'autres cultures et d'autres peuples.